



HAL
open science

“L’Empire des sciences entre l’Inde et la Chine: l’École française d’Extrême-Orient en Birmanie”

Aurore Candier

► **To cite this version:**

Aurore Candier. “L’Empire des sciences entre l’Inde et la Chine: l’École française d’Extrême-Orient en Birmanie”. *Péninsule: Etudes Interdisciplinaires sur l’Asie du Sud- Est Péninsulaire*, 2001, 42 (1), pp.145-157. halshs-04029011

HAL Id: halshs-04029011

<https://shs.hal.science/halshs-04029011v1>

Submitted on 14 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Empire des sciences : entre l'Inde et la Chine, l'Ecole française d'Extrême-Orient en Birmanie

Aurore Candier

Le XIX^e siècle voit naître la plupart des institutions savantes. Or la France se veut le dépositaire des Lumières, qui exigent un effort continu sur la voie de la recherche. Le mouvement scientifique, à son apogée vers 1900, s'expatrie d'autant plus facilement dans les colonies. Le colon est en droit de se considérer comme civilisateur et ethnologue à la fois. Des explorateurs de passage aux missionnaires installés dans les campagnes les plus reculées, tous s'évertuent à faire découvrir ou mieux connaître nouvelles régions et nouvelles peuplades, en cet âge d'or des sociétés de géographie. Civils et militaires, clercs et laïcs, tous sont tentés de sacrifier au culte érudit de la "plus grande France ¹".

L'empire d'Indochine, solidement établi, promet de participer à l'essor du savoir sous la bannière tricolore. La création de l'École française d'Extrême-Orient intervient dans ce contexte, destinée à devenir le fer de lance de la culture française en Asie. L'enjeu culturel birman devient alors stratégique. Carrefour des civilisations indienne et chinoise, la Birmanie semble se placer naturellement dans l'orbite de l'école indochinoise, en dépit de son rattachement aux Indes britanniques depuis 1886. Une brève étude du rôle joué par l'E.F.E.O. en Birmanie durant les premières années de sa fondation peut apporter des éléments quant à la teneur idéologique initiale et aux réalisations concrètes d'une institution aujourd'hui centenaire.

¹. LEJEUNE Dominique, 1993, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, p. 159. Expression lancée par Léotard, secrétaire général de la Société de géographie de Marseille, en 1903.

La vocation d'une école

L'orientalisme français qui s'épanouit au cours du XIX^e siècle est couronné par la création de la Mission archéologique de l'Indochine en 1898. Implantée d'abord à Saigon, elle suit le gouvernement à Hanoi en 1901, où elle devient institut d'Etat, renommée à cet effet Ecole française d'Extrême-Orient. Le gouvernement de l'Union indochinoise l'établit dans des locaux conçus pour elle en 1904 où sont désormais regroupés ses bureaux et sa bibliothèque². Destinée à doter l'Indochine de structures d'encadrement pour les chercheurs, l'E.F.E.O. répond aux ambitions de la République des professeurs. Issue de l'Académie des Inscriptions et des Belles-lettres, avec laquelle elle reste en contact permanent, l'Ecole est un institut de recherche historique, archéologique et philologique. Elle doit servir en priorité à l'étude et à la conservation des monuments.

La presse annonce la naissance de la Mission archéologique avec des accents de triomphe :

“Nous avons souvent insisté sur l'utilisation immédiate que présente dans nos colonies l'étude du passé. Pour bien administrer, il faut connaître, et l'histoire est une source de renseignements. L'Indochine est un observatoire unique aux frontières des civilisations hindoue et chinoise. (...) Si définitivement nous sommes supérieurs et à l'Inde et à la Chine, c'est parce que nous avons réuni ces deux tendances entre lesquelles elles se sont partagées. Comment deux grandes civilisations se sont laissées distancer par nous? La Mission archéologique doit nous fournir l'explication³”.

Ce patriotisme lyrique s'explique en partie par le contexte tendu de 1898. Doumer vient juste d'établir l'Union indochinoise quand l'épisode africain de Fachoda ravive l'anglophobie. La scène asiatique est celle d'un triomphe. Mais l'engouement collectif saluant la création de l'institution va au-delà des seules données conjoncturelles. Il fait référence à une tradition coloniale bien établie pour laquelle la Mission est un nouvel enjeu.

L'institution n'est effectivement pas la première du genre. Depuis longtemps, la France tend à s'imposer dans les territoires étrangers comme une puissance érudite, par le biais d'institutions, de sociétés

². 1922, *L'Ecole française d'Extrême-Orient : exposition coloniale 1920*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, p. 5.

³. *Le Temps*, 28 octobre 1898.

savantes, tant littéraires que scientifiques. Même sans conquête territoriale, elle assure sa mainmise par des implantations culturelles prestigieuses, concevant ainsi des établissements sur place, au cœur des civilisations, "pour le bénéfice de la métropole et du pays d'accueil"⁴.

Les meilleurs exemples de cet impérialisme culturel à la française sont les Ecoles de Rome, d'Athènes et du Caire, fondée en 1882 pour contrer la domination britannique en Egypte. En Indochine, bien que sœur cadette d'Athènes⁵, l'E.F.E.O. s'inspire aussi des sociétés scientifiques asiatiques des deux géants coloniaux que sont le Royaume-Uni et les Pays-Bas. Elle prend modèle à la fois sur la Société des Arts et des Sciences de Batavia et sur la Royal Asiatic Society⁶.

La Mission archéologique d'Indochine est très vite rebaptisée "École française d'Extrême-Orient", dans l'esprit universaliste qui caractérise la France du siècle dernier. Tout l'imaginaire asiatique est là. L'Extrême-Orient fait rêver depuis Marco Polo. Les Français y voient la Chine et le Japon, puis les îles aux épices et, au milieu, perdue dans cette infinité d'océans et de terres, l'Indochine, vague notion géographique à laquelle se substitue une réalité coloniale confuse. Là-bas comme ailleurs, culture et colonialisme sont la vocation de toute institution scientifique.

4. THIERRY Solange, 1985, "L'Œuvre culturelle de la France en Extrême-Orient", in *Indochine : Alerte à l'Histoire*, Paris, Association des anciens d'Indochine, p. 193.

⁵ SINGARAVELOU Pierre, *L'École Française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 29. Selon l'auteur, tous les membres de l'E.F.E.O. parlent de l'École française d'Athènes comme de la sœur aînée de l'école indochinoise.

⁶ *Ibid*, p. 36-37. Alors que l'E.F.E.O. se réfère ouvertement à la société de Batavia, Louis Finot ayant visité l'institut lors de sa première mission en tant que directeur de l'École, elle reste très discrète sur sa filiation avec la Royal Asiatic Society. Fondée en 1784, l'institution a effectivement permis aux Britanniques d'être les "maîtres du terrain", selon l'expression de Pierre Singaravélou, en matière d'orientalisme asiatique tout au long du XIX^e siècle.

Grâce à l'E.F.E.O., l'entreprise culturelle de la France prend une autre dimension, comme l'affirme en 1901 l'indianiste Senart, un des pères fondateurs de l'École⁷ :

“Après Athènes et Rome, l'Indochine est une nouvelle étape de la colonisation savante⁸” et de plus “établie par le cours des événements à la limite de ces deux civilisations, voisine de l'Inde et de la Chine, du Japon, de l'Insulinde, la France semble être dans la situation la plus favorable pour relier entre elles des études spéciales, trop isolées jusqu'ici, et pour leur donner l'organe commun qu'il leur manque⁹”.

Ces visées ne se comprennent que replacées dans le contexte colonial asiatique. Après le protectorat imposé au Cambodge en 1863, l'occupation définitive de la Cochinchine en 1867, la mise en place de protectorats français au Tonkin et en Annam en 1884, et enfin au Laos en 1893, la France a créé son empire. Mais il reste toujours cette amertume de n'avoir pu rattacher les loges indiennes au gros des possessions indochinoises en conquérant le cœur de la péninsule. D'ailleurs, le vieux contentieux franco-britannique sur le Siam, datant de l'annexion de la Birmanie en 1886, n'est pas entièrement résolu par l'accord signé entre Paris et Londres le 15 janvier 1896. Destiné à neutraliser la vallée de la Menam et assurer au Siam le statut d'Etat indépendant, intermédiaire entre les deux empires, il ne remplit pas toutes ses promesses. Il faut attendre l'Entente franco-britannique de 1904, entente coloniale s'il en est, pour confirmer cette neutralité.

Ainsi la France recherche-t-elle toujours dans les premières années du siècle cette légitimité qui lui manque au-delà du Cambodge et du Laos. En concevant une aire culturelle indochinoise sous tutelle française, Paris peut à nouveau caresser le doux rêve de relier la Chine à l'Inde grâce à un empire colonial prestigieux, palliant de cette manière l'unité géographique défailante des possessions. La transformation du terme “Indo-chine” – imaginé par le fondateur de la Société de géographie française en 1821 Malte-Brun – en “Indochine”, par arrêté de Doumer, va dans ce sens. L'Inde, “ce grand

⁷ Représentant français de l'Association internationale pour l'exploration archéologique de l'Inde, formée en 1899 à l'initiative du Congrès des orientalistes de Rome.

⁸ SENART Emile, 1901, “Lettre de M. Senart, membre de l'institut”, in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (B.E.F.E.O.)*, p. 10.

⁹. 1901, “Avertissement”, in *B.E.F.E.O.*, p. 1.

et riche pays qui a failli être le nôtre", est désormais accessible pleinement : "en matière d'étude et de science, l'Inde n'est la propriété exclusive de personne ¹⁰". Plus de frontières, plus de limites. L'ère de la conquête culturelle s'ouvre sur le front indochinois.

La Birmanie est ainsi associée aux desseins de l'Indochine. Le projet initial de la Mission archéologique présenté au congrès des Orientalistes en 1897 est d'ailleurs très révélateur de cet état d'esprit. L'objectif premier d'une institution scientifique française en Indochine serait de faire "une étude comparée des monuments brahmaniques et bouddhiques de l'Indochine française, du Siam, de la Birmanie et de Java avec l'aide des gouvernements concernés ¹¹". L'intégration de la Birmanie dans les premières ébauches des programmes de l'Ecole se fait d'autant plus facilement que la France et la Birmanie totalisent trois siècles de relations diplomatiques, religieuses et économiques que n'a pu évincer complètement l'annexion du pays ¹². Après les tentatives politico-économiques françaises au temps des conquêtes viennent donc les tentatives culturelles de la maturité. La Birmanie n'est plus un pays souverain, mais son patrimoine culturel reste inexploité. Aussi le travail de l'E.F.E.O. en Birmanie prend-il des aspects de "colonisation scientifique", envisagée par les pères fondateurs.

¹⁰. BREAL Michel, "Mes souhaits pour l'Ecole française d'Extrême-Orient", *ibid.*, p. 7.

¹¹ SINGARAVELOU Pierre, *op. cit.*, p. 62.

¹². Les rois jouaient ainsi la rivalité franco-britannique en misant sur la France pendant la période d'occupation de la basse Birmanie par les Britanniques (1852-1885). Toujours souverains dans la partie centrale du pays, les rois Mindon (1854-1878) et Thibô (1878-1885) se plaisaient à inviter des ingénieurs et des conseillers d'Europe continentale – en particulier français et italiens – dans leur capitale, Mandalay, pour y surveiller les nouvelles manufactures d'armes et y contrôler les réformes. Il existait aussi des relations diplomatiques entre la France et la Birmanie. En 1873, une entrevue à Versailles entre Thiers et le premier ministre birman Kinwun Mingyi avait abouti à la signature d'un traité de commerce, non ratifié. Une délégation birmane s'arrêta de nouveau à Paris en 1883 et signa une déclaration en avril 1884 réactivant le traité de 1873. Encore une fois le projet échoua, Paris ne voulant risquer une confrontation directe avec Londres. Voir en particulier l'ouvrage de PRESCHÉZ Philippe, 1967, *Les Relations entre la France et la Birmanie aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Presses de la F.N.S.P.

Candier Aurore, "L'Empire des sciences entre l'Inde et la Chine: l'École française d'Extrême-Orient en Birmanie," *Péninsule*, 42(1), 2001, pp. 145-157_postprint.

Le jeune Département archéologique de Birmanie, né en 1899 du grand Département archéologique des Indes britanniques, est certes une émanation de la célèbre Royal Asiatic Society mais il doit encore faire ses preuves en terre birmane. L'E.F.E.O., sa cadette d'une année qui doit elle aussi justifier son bien-fondé, se présente alors comme un instrument colonial rivalisant dans son domaine avec les Britanniques. Les deux institutions paraissent ainsi entrer en concurrence sur le terrain birman, dans l'idée peut-être d'obtenir la suprématie scientifique en Asie du sud-est. Dans cette guerre "virtuelle", deux personnalités s'affrontent par empires interposés : Lord Curzon, vice-roi de Indes de 1898 à 1905, et Doumer, Gouverneur général d'Indochine de 1897 à 1902, l'homme d'une génération qui a "une foi inébranlable dans la dignité et la vertu bienfaisante des sciences ¹³".

La Birmanie à la croisée des impérialismes culturels

La Birmanie attire doublement l'institution française par sa position géographique et par les débuts scientifiques des Britanniques. Ces derniers ont certes posé les fondements d'une sérieuse rivalité avec la France dans la région mais donnent aussi des espoirs de collaboration efficace. N'oublions pas que le projet présenté au congrès des Orientalistes en 1897 n'évoque les études comparatistes qu'en collaboration avec les gouvernements concernés.

Pour l'heure, les débuts de l'archéologie britannique en Birmanie sont encore laborieux. Tout reste à faire. Les seuls travaux effectués jusqu'alors furent ceux du Dr. Forchammer, un professeur allemand nommé professeur de pâli et Archéologue du Gouvernement en 1881 ¹⁴. A sa mort en 1890, personne ne le remplaça. C'est un de ses élèves, Taw Sein Ko, fonctionnaire chinois de l'*Indian Civil Service* alors Délégué aux Affaires Chinoises, qui est placé à la tête du

¹³. BREAL Michel, *art. cit.*

¹⁴. Voir KHIN MAUNG NYUNT, «Archaeology Department in Myanmar», *The Guardian*, vol. 39, n°7, juillet 1992, p. 15-18 ; n°8, août 1992, p. 12-15, pour la bibliographie de Forchammer. Le professeur fait surtout des relevés sur le site pyu de Srikshettra en 1882-84 et commence à recopier à l'encre certaines inscriptions lithiques.

Département en 1899. Il remplit l'unique mission qui lui est assignée, à savoir la préservation des monuments.

Mais Lord Curzon veut renouer avec la grande tradition scientifique victorienne. Il entame une tournée dans les différentes provinces afin d'y sensibiliser les gouverneurs. L'Etat doit affirmer sa responsabilité à l'égard des monuments historiques. A ces fins, le vice-roi restructure l'*Archaeological Survey of India* créé par un de ses prédécesseurs en 1860, Lord Canning. Arrivé en décembre 1901 en Birmanie, Curzon déplore l'état des lieux. L'ancienne cité royale de Pagan est en friche. Le palais de Mandalay s'est vu transformé depuis l'exil du roi en clubs, en bureaux. On y rencontre même une chapelle. Curzon décide en conséquence de préserver les monuments de Pagan, de rétablir l'état d'origine du palais et de construire un musée sur chacun des deux sites¹⁵. Il donne un sens à l'instauration deux ans plus tôt du Département archéologique de Birmanie. Ses bureaux sont installés à Mandalay où Taw Sein Ko commence à répertorier l'ensemble des pavillons du palais royal.

Afin de devenir un partenaire indispensable du Département de Taw Sein Ko, l'E.F.E.O. applique la même méthode que partout ailleurs. Celle-ci se fonde sur deux principes. D'une part, l'Ecole doit élaborer un réseau scientifique couvrant les pays convoités. Un arrêté gouvernemental de 1902 l'autorise à avoir dans chaque région du monde des correspondants, "personnes coopérant de manière effective à ses travaux et nommés par le Gouverneur général¹⁶". Doumer patronne l'opération en convoquant la même année à Hanoi un congrès des Orientalistes pour "faire connaître l'Ecole et établir entre elle et les pays voisins des rapports de collaboration scientifique¹⁷". D'autre part, une organisation centralisée relaie les ambitions extra-territoriales de l'Ecole. Le gouvernement d'Hanoi se réserve la nomination du directeur – par décret – et des membres, permanents ou temporaires.

¹⁵. 1901, "Chroniques", in *B.E.F.E.O.*, p. 60.

¹⁶. *L'Ecole Française d'Extrême-Orient : exposition coloniale 1920, op. cit.*, p. 5.

¹⁷. 1933, "Nécrologie de Paul Doumer", in *B.E.F.E.O.*, p. 549.

L'approche d'une région se fait en plusieurs étapes. Dans un premier temps, l'E.F.E.O. envoie des éclaireurs afin d'estimer la tâche à accomplir. Le premier représentant français en Birmanie est le sinologue et indianiste Huber, chargé de mission le 3 juin 1903. Dans son rapport, il précise :

"J'insiste sur l'œuvre immense qu'il y a à accomplir en Birmanie au point de vue historique et archéologique; cette œuvre, le gouvernement anglais jusqu'à présent l'a à peine entreprise ¹⁸".

Dans un second temps, les ambassadeurs de l'Ecole doivent prendre contact avec des scientifiques sur place afin d'en faire des correspondants. Le commandant Lunet de Lajonquière, un broussard de l'infanterie coloniale au Tonkin, devient membre honoraire de l'Ecole après avoir rencontré Finot, le premier directeur de l'Ecole, en 1901. Lors d'un voyage au Siam en 1904, ils poussent jusqu'en Birmanie. A Rangoon, ils font la connaissance d'un jeune Français, "M. D...", qui se met à leur disposition pour leur servir de guide. Au service du gouvernement anglais comme professeur de pâli, il a "une connaissance approfondie du pays et une grande érudition" et serait "venu ici presque enfant avec Bigandet ¹⁹", fondateur de la mission catholique française en 1856.

Or, un certain Charles Duroiselle (1871-1951) devient correspondant de l'E.F.E.O. en 1905 et est chargé à cette occasion d'une mission d'exploitation archéologique et épigraphique ²⁰. Elle

¹⁸. HUBER Edouard, 1904, "Rapport de mission", in *B.E.F.E.O.*, p. 494. Huber repart en mission en 1908-1910.

¹⁹. Cdt. LUNET DE LAJONQUIERE, 1986, *Le Siam et les Siamois*, Bangkok, White Orchid Press, (rééd. de 1906, Paris, A. Colin), p. 258. Mgr. Bigandet était l'évêque envoyé en Birmanie par les Missions Etrangères de Paris en 1856 pour y fonder une mission. Personnalité marquante, à l'aise aussi bien avec les derniers souverains birmans qu'avec les Britanniques, Bigandet resta vicaire de la basse Birmanie jusqu'à sa mort en 1894. Diplomate, érudit, il maîtrisait parfaitement le pâli et le birman, et féru de religions comparées, connaissait bien le bouddhisme. Il écrivit la première somme occidentale sur le bouddhisme birman. Il apprit certainement à son élève le pâli et tout ce qu'il savait de la Birmanie, ce qui représente un bel héritage culturel. La présence à Rangoon d'un Français érudit en civilisation birmane s'explique de cette manière. Et le respect qu'accordent les Britanniques à la personne de Mgr. Bigandet explique aussi le poste important offert par le gouvernement au jeune Français.

²⁰. 1905, "Documents administratifs" des 14 et 26 février 1905, in *B.E.F.E.O.*, p. 249. Duroiselle est nommé correspondant et chargé de mission.

consiste à recopier des manuscrits birmans détenus par la grande bibliothèque de Rangoon, la *Bernard Free Library*, pour la bibliothèque de l'E.F.E.O.²¹. Au cours de son voyage, Huber s'était entretenu avec Duroiselle, jeune Français arrivé en Birmanie en 1890 après un séjour de deux ans à Ceylan, puis nommé professeur de pâli au collège gouvernemental de Rangoon quand les Britanniques en rétablirent l'enseignement en 1895²². "M. D." et Duroiselle semblent bien être la même personne, repérée par Huber puis prise en main par Finot.

La reconnaissance du terrain sert donc en priorité à prendre des contacts, qu'il faut ensuite officialiser pour mieux les exploiter. Ceci est vrai aussi bien pour Lajonquière que pour Duroiselle, tous deux accueillis par l'Ecole presque simultanément. Les correspondants sont une aide vitale pour l'Ecole car ses effectifs ne lui donnent pas les moyens de ses ambitions. En outre, les gouvernements sont soucieux de se réserver les découvertes archéologiques faites sur leur sol. Il faut donc nécessairement se lier avec des chercheurs en place et si possible du pays. Les aventures cocasses du général de Beylié en Birmanie illustrent la position délicate du chercheur étranger. Cet archéologue amateur français est autorisé par le ministère des Affaires étrangères à partir en mission d'exploration pour fouiller le site de Prome en 1907²³. Le gouvernement britannique impose comme condition à sa venue la supervision des fouilles par le service archéologique de Birmanie. Le général raconte les résultats de la coopération franco-britannique :

"J'ai fait ce voyage pour sauver la face devant les autorités britanniques peu enthousiastes (...). J'ai même été l'objet d'une mobilisation secrète du service d'archéologie en la personne du Directeur accouru au danger mais demeuré dans l'ombre, invisible et présent. Cela ne peut pas être interprété comme un signe définitif de l'entente cordiale. C'est un fait reconnu que de tous les hommes civilisés les archéologues deviennent les plus féroces quand il s'agit de priorité scientifique²⁴".

²¹. *Ibid.*, p. 238.

²². TAW SEIN KO, 1903, "Les examens de pâli en Birmanie", in *B.E.F.E.O.*, p. 527, avance que les examens de pâli existaient déjà sous les rois birmans.

²³. Ministère des Affaires Etrangères, N.S., Indes, vol. 48, lettre Ministère/Gal. de Beylié, 3 décembre 1906.

²⁴. *Ibid.*, lettre Gal. de Beylié/consul de Calcutta, 4 février 1907, Rangoon.

En nommant certains chercheurs correspondants, l'École gagne des partisans. Elle doit néanmoins collaborer sur place avec les scientifiques tous dévoués cette fois à la cause britannique. Bien que l'anglophobie ne transparaisse plus ouvertement dans les discours, Loti écrit tout de même en 1903 *L'Inde sans les Anglais...* Les rapports restent plutôt tendus. Mais les membres de l'E.F.E.O. ne réservent pas leurs critiques aux seuls Britanniques. Leurs commentaires concernant le travail de Taw Sein Ko, le directeur du Département archéologique de Birmanie, se gardent bien d'être élogieux. Huber critique en 1909 le rapport annuel du Département birman,

"Il est malaisé de dire quelque chose de positif sur les rapports annuels de M. Taw Sein Ko; ils se suivent et se ressemblent. Le service archéologique de Birmanie continue à employer ses ressources considérables à réparer les anciens monuments du pays, mais ne donnent rien sur la description ou le plan du monument. Comme par le passé, depuis 50 ans, les trésors de la *Bernard Free Library* de Rangoon restent inexploités (...) et c'est une maigre compensation de lire, annuellement, les mêmes théories vagues sur l'ethnographie indochinoise, les mêmes affirmations gratuites sur l'origine chinoise de l'art et du bouddhisme birman ²⁵".

Les théories scientifiques occidentales se heurtent aux interprétations "sino-centriques ²⁶" que Taw Sein Ko donne à ses découvertes. En France, les philologues tentent de reconstituer l'indo-européen et font de l'Inde le berceau des civilisations d'Asie du sud-est – mouvement dans lequel Cœdès s'inscrit quelques décennies plus tard. Les commentaires portent aussi sur la pratique du métier. Les archéologues français reprochent à Taw Sein Ko de se cantonner à la simple restauration plus ou moins valable des monuments birmans, sans faire avancer ni l'épigraphie ni les fouilles – aucune n'est lancée à son initiative, la seule étant celle du général de Beylié. Les désaccords en sont d'autant plus houleux.

Dans ce contexte conflictuel, la recherche birmane se laisse progressivement gagner par quelques scientifiques français qui profitent des structures du Département archéologique. Pendant ces

²⁵. HUBER Edouard, 1909, "Report of the Superintendent, Archaeological Survey, Burma, 1908", in *B.E.F.E.O.*, p. 584.

²⁶. STRACHAN Paul, 1989, *Pagan : Art and architecture of Old Burma*, Arran, Kiscadale, p. 4.

Candier Aurore, "L'Empire des sciences entre l'Inde et la Chine: l'École française d'Extrême-Orient en Birmanie," *Péninsule*, 42(1), 2001, pp. 145-157_postprint.

dix premières années, l'E.F.E.O. est associée à toute véritable entreprise culturelle. Les recherches épigraphiques sont pour la plupart dirigées par Duroiselle en Birmanie. Il se joint aux chercheurs étrangers, comme Huber en France et surtout Blagden en Allemagne. En collaboration avec Duroiselle, ce dernier déchiffre les inscriptions pyu et môn de la stèle de Myazedi à Pagan, le pilier quadripartite daté de 1113, dont chaque face porte un même texte dans une langue différente, birman – premier témoignage de la langue écrite – pâli, pyu et môn ²⁷.

L'École n'exploite donc pas seulement les recherches de ses membres ou de ses correspondants. Les initiatives individuelles qui auraient pu rester isolées sont placées dans sa "sphère d'influence". Aussi réussit-elle à s'attirer les voyageurs en mal de science, chercheurs polyvalents et polygraphes. Or, en 1900, les officiers à prétentions savantes délaissent la géographie. Désormais vouée aux négociants, elle n'est plus exotique et encore moins romantique. Elle se fait utilitaire. Un Lajonquière ou un Beylié – qui auraient très certainement été membres de la Société de Géographie de Paris quelques décennies plus tôt dans la lignée de Francis Garnier, un des officiers explorateurs du Mékong – se tournent en définitive vers l'E.F.E.O. Le général de Beylié n'a pas les moyens d'effectuer des fouilles suffisamment poussées à Prome, exécutant les travaux à ses frais et freiné par la surveillance britannique ²⁸. Mais sa présence en Birmanie est utile à l'E.F.E.O. à qui il envoie des estampages d'inscriptions et des manuscrits précieux que lui a fournis Duroiselle ²⁹.

De même que les officiers, les fonctionnaires autrefois acquis aux sociétés de géographie se laissent séduire par la «nouvelle école». Le

²⁷. Pour une bibliographie exhaustive de Duroiselle, Huber et Blagden sur la Birmanie, voir MALLERET Louis, 1956, "Aperçu d'un demi-siècle de travaux à l'École Française d'Extrême-Orient", *France-Asie*, oct.-déc, n° 125-127, p. 323-325. Il est à noter que les inscriptions môn relevées par Blagden figurent dans les volumes I,III et IV de l'ouvrage *Epigraphia Birmanica : lithic and other inscriptions of Burma*, Rangoon, Superintendent Government Printing, édité de 1919 à 1925 sous la direction de Duroiselle alors à la tête du département archéologique birman.

²⁸. Gal. DE BEYLIE, 1907, *Fouilles à Prome*, Paris, E. Leroux, p. 7.

²⁹. 1907, *B.E.F.E.O.*, p. 152.

consul français de Rangoon, Claine, fait une demande de mission au ministère des Affaires étrangères en 1900. Il se propose de "réunir des collections destinées principalement au Muséum d'histoire naturelle ³⁰". Cette mission, jugée ambiguë par le Quai, est refusée. Pourtant les fameuses collections du consul ne sont pas perdues pour la France; Hanoi les récupère à l'occasion de son exposition coloniale, en 1902, pour la salle réservée à l'E.F.E.O., et le musée de Saigon – qui appartient à l'Ecole – complète ses collections bouddhiques birmanes par celles de Claine ³¹.

L'institution réussit même à séduire les missionnaires français de Birmanie. Presque seuls Occidentaux à vivre dans les campagnes, les missionnaires sont de grands ethnographes. Ils poursuivent d'ailleurs une tradition fort ancienne, au point que le pape Pie XII organise en 1924 une exposition missionnaire, en soulignant dans ses déclarations l'importance accordée par les missions catholiques au développement de la science, de l'ethnographie, de la médecine et de la littérature ³². Les prêtres des Missions étrangères de Paris, implantés en Birmanie depuis un demi-siècle, ne sont pas à proprement parler des agents d'influence française. Ils coopèrent gracieusement avec le gouvernement colonial britannique. Pourtant, ils offrent à Duroiselle seize images du Bouddha, recueillies en son temps par Mgr. Bigandet ³³. L'innovation de l'E.F.E.O. est donc de savoir se servir de telles initiatives. Des chercheurs sont-ils isolés? L'Ecole en fait ses correspondants. De fervents amateurs d'art bouddhique restent-ils incompris? Elle se les attache pour exploiter leurs découvertes.

³⁰. Archives Nationales (Paris), F¹⁷ 2949, minute Ministère des Colonies/Ministère des Affaires Etrangères, 30 novembre 1900.

³¹. 1903, *B.E.F.E.O.*, p. 539. A l'occasion de l'exposition d'Hanoi, l'Ecole obtient le Grand Prix d'Archéologie et Claine la médaille d'argent pour sa collection personnelle!

³². 1958, *Histoire universelle des missions catholiques*, vol 4, *L'Eglise catholique face au monde non-chrétien*, Paris, Grund, p. 62.

³³. DUROISELLE Charles, 1912, "Our museum", in *Journal of the Burma Research Society*, p. 103.

L'E.F.E.O., modèle scientifique ?

L'École s'avère être une institution "de pointe" en Asie. Elle répond en partie aux espérances de ses fondateurs – devenir une institution centralisatrice commune – et semble même devenir un modèle pour certains. En Birmanie, le directeur du Département archéologique jusqu'en 1912, Taw Sein Ko, influencé par le correspondant français de l'École, Duroiselle, dresse des listes de monuments, recopie les inscriptions des temples et des pagodes de Pagan en particulier pour en faire des recueils³⁴. Or, posséder des inventaires archéologiques détaillés de tous les monuments indochinois est la priorité de l'E.F.E.O. Lunet de Lajonquière parcourt les territoires français pour recenser les monuments depuis 1901. Le premier volume des inventaires paraît en 1901-1902, puis les deux suivants de 1907 à 1912³⁵.

Duroiselle s'affirme de plus en plus en Birmanie. Lors du congrès des orientalistes indiens et britanniques à Simla en juillet 1911, dont l'un des objectifs est d'élaborer le projet d'un institut central de recherche, plusieurs scientifiques citent l'E.F.E.O. comme établissement dont doit s'inspirer Calcutta³⁶. Or, une prestigieuse institution birmane existe déjà, la *Burma Research Society*, créée en 1910. Furnivall et Duroiselle en sont les initiateurs. Le premier, membre de l'*Indian Civil Service*, fonctionnaire de Birmanie de 1902 à 1931, a beaucoup fait pour la science et l'éducation³⁷. Son modèle est la *Siam Society*, institution pour la promotion de l'art et de la science fondée par les Britanniques au Siam en accord avec le roi³⁸. Duroiselle, son associé dans la création de la Société, s'est lui inspiré de l'École française, et ne peut s'empêcher de voir dans la *Burma Research Society* une institution bâtie sur son modèle. Les objectifs de

³⁴. DUROISELLE Charles (dir.), 1919, *Report on Archaeological Survey of Burma*, Rangoon, Government Press, p. 17.

³⁵. LUNET DE LAJONQUIERE, *op. cit.*, p. VII-VIII.

³⁶. 1911, *B.E.F.E.O.*, p. 476.

³⁷. Voir TRAGER Franck, 1960, "J. S. Furnivall : an appreciation", in J. S. Furnivall, *The Governance of Modern Burma*, New York, Institute of Pacific Relations, p. V-IX.

³⁸. PERRIN Jean, 1970, "La Birmanie", in *L'Asie du sud-est*, t. 1, Paris, Sirey, p. 48.

Candier Aurore, "L'Empire des sciences entre l'Inde et la Chine: l'École française d'Extrême-Orient en Birmanie," *Péninsule*, 42(1), 2001, pp. 145-157_postprint.

la Société pour lui sont ceux de l'École, dont la force vient de sa capacité à centraliser les recherches :

“le but de la société est de créer une bibliothèque et un musée (...), de faire des échanges avec d'autres sociétés pour que bientôt elle devienne un grand centre pour la recherche orientale ³⁹”.

Les ambitions de Duroiselle ne tardent pas à se concrétiser. Il est amené en 1912 à remplacer provisoirement Taw Sein Ko à la tête du Département, sur demande du gouvernement. Il reste en place deux ans. Exerçant déjà son autorité sur la direction des recherches épigraphiques, il l'étend à partir de 1912 aux autres aspects du travail archéologique : fouilles, restauration et protection des sites. De plus, Duroiselle renforce sa collaboration avec d'autres institutions, et en premier lieu l'E.F.E.O. dont il est toujours le correspondant, en vue de faire de la Birmanie un centre de recherche international. Dans son rapport de 1916, Taw Sein Ko constate, intégrant lui aussi la Birmanie dans la conception de péninsule indochinoise :

“Entre l'E.F.E.O. à Hanoi, la *Siam Society* à Bangkok et la *Burma Research Society* à Rangoon, de solides travaux relatifs à l'Indochine sont à envisager ⁴⁰”.

Mais aussi lointaine que soit la guerre mondiale, elle ne reste pas sans effet sur les Occidentaux qui vivent en Birmanie. Le conflit perturbe les colonies, ravivant les tensions internes. En Birmanie, un nationalisme naissant se cristallise sur le bouddhisme; le regain religieux et culturel devient conscience politique. Le mouvement se radicalise, mêlant politique et religion. En 1916, la *Young Men Buddhist Association* dénonce la désinvolture des Européens qui marchent chaussés aux abords des pagodes alors que l'on doit y pratiquer la circumambulation pieds nus, comme l'exige la tradition. Le gouvernement refuse de céder aux moines, qui soutiennent la Y.M.B.A. dans ce que les historiens britanniques appelleront la “controverse des chaussures”.

Ces remous agitent les esprits et les tensions montent autour du Département archéologique, figure de l'impérialisme culturel.

³⁹. DUROISELLE Charles, 1911, “Meeting d'inauguration du 29 mars 1910 à la Bernard Free Library, Rangoon”, in *J.B.R.S.*, juin, vol. 1, p. 2.

⁴⁰. TAW SEIN KO (dir.), 1916, *Report on Archaeological Survey of Burma*, Rangoon, Government Press, p. 11.

Duroiselle a quelques déboires avec les fidèles et les moines bouddhistes qui supportent difficilement de voir des lieux sacrés explorés et surtout protégés par le Département archéologique. Les Birmans pieux font effectivement de multiples donations au quotidien, selon leurs revenus, qui sont des actes méritoires. Les Birmans fortunés se doivent en particulier de faire dons aux pagodes et aux monastères de nouvelles constructions, de nouveaux ornements, comme des cloches ou l'ombrelle au faîte de la pagode. Les donateurs sont alors dans l'obligation de faire une demande au Département. Une fois la permission accordée, les services archéologiques n'ont plus aucun pouvoir. Or la notion de préservation des monuments historiques est purement européenne à cette époque. Des constructions neuves et éclatantes apportent bien plus de mérites à un Birman que la réparation de vieilles bâtisses, ouvrages ternis par le temps et de toute façon élevés pour le mérite d'autrui. Selon Duroiselle, les ajouts sur les sites anciens contrastent affreusement avec le style et les matériaux d'époque. Il dénonce donc la destruction des sites archéologiques et propose d'en classer de plus en plus sur l'*Ancient Monument Preservation Act* de 1904.

Dans tout le delta de l'Irrawaddy, en particulier à Henzada et à Bassein, le rapport annuel du Département souligne en 1915 l'exaspération et l'opposition des Birmans contre ce procédé. La grogne s'étend l'année suivante au nord de Rangoon, jusqu'à Prome. Il faut lancer des appels dans les journaux locaux pour calmer les esprits, expliquer les objectifs du gouvernement. Un meeting à la pagode Shwedagon de Rangoon est même organisé. Mais si les peurs s'apaisent, les Birmans craignent toujours ces chercheurs européens qui menacent leurs pagodes. Les fouilles dans les districts de Pegu, de Twante et de Hmawza sont arrêtées en 1915 et aucune ne sera relancée avant 1925, les pressions des nationalistes se combinant aux difficultés financières ⁴¹. Duroiselle se plaint d'avoir perdu, à cause de la guerre, la moitié des contributions impériales ⁴².

⁴¹. 1925, *Ibid.* Les fouilles de Hmawza, arrêtées en 1915, sont reprises en 1925.

⁴². DUROISELLE Charles, 1915, *Report on Archaeological Work in Burma*, Rangoon, Government Press.

Après la guerre, les choses ont changé. Les politiques coloniales française et britannique se sont mises à l'unisson. Au-delà d'une entente entre deux nations européennes s'est élaboré un programme commun à toute colonie, quelle qu'elle soit, minée par de nouveaux conflits. Il faut désormais lutter contre les déséquilibres sociaux et économiques et se battre non plus entre Empires, mais contre les nationalismes des peuples colonisés. La Birmanie illustre ce phénomène. L'objectif n'est plus de faire triompher les idées nationales, mais de s'accorder au nom de la Civilisation.

L'universalisme français, porté par l'E.F.E.O., a son heure de gloire. Projeté provisoirement à la tête des services archéologiques de Birmanie pendant la guerre, Duroiselle en prend définitivement la direction en 1919. Il peut désormais appliquer dans leur intégralité les méthodes de l'Ecole. Analysant, enregistrant chaque monument, il est le véritable père fondateur de la recherche archéologique systématique en Birmanie calquée sur le modèle français⁴³. Cette nomination peut être vue comme un grand pas dans le processus de colonisation scientifique souhaité par l'E.F.E.O.

En outre, il participe toujours activement à la *Burma Research Society* qui répond désormais à ses attentes comme centre de recherche incontournable. Il s'associe à trois fonctionnaires de l'*Indian Civil Service*, Dunn, Searle et Stewart, pour proposer en 1924 au comité de la *Burma Research Society* une révision du dictionnaire birman-anglais du révérend Judson (publié en 1826, puis en 1893). Le projet est financé l'année suivante par le gouvernement britannique et le groupe s'élargit en accueillant trois chercheurs birmans, U Pe Maung Tin, U Tin et U Kyi U. Duroiselle retrouve Furnivall quand ce dernier se joint au comité de rédaction en 1929. Un an plus tard, Duroiselle est désigné par le comité comme éditeur provisoire du dictionnaire. Mais le domaine culturel est frappé de plein fouet par la crise économique en 1931⁴⁴. Le gouvernement suspend toute forme

⁴³. STRACHAN Paul, *op. cit.*, p. 1.

⁴⁴. HLA PE, 1976, "A Short History of a Burmese-English Dictionary 1913-1963", COWAN C.D., WOLTERS O.W., *Southeast Asia history and historiography : essays presented to D.G.E. Hall*, New York, Cornell University Press, p. 86-99.

d'aide. Duroiselle se retire du département archéologique à l'âge de soixante ans. Quand la première partie du dictionnaire paraît en 1941, financée par l'Université de Rangoon, le nom de Duroiselle ne figure pas sur la couverture ⁴⁵.

Les limites politico-économiques assignées traditionnellement à l'histoire coloniale restreignent la notion d'impérialisme, qu'il faut aussi concevoir sous ses formes culturelle et scientifique, garantes tout autant des prestiges nationaux. L'occupation des terres n'est pas une fin en soi et, loin de s'atténuer, les impérialismes se trouvent renforcés par la conquête des territoires d'où ils peuvent rayonner. La mission civilisatrice est inhérente au processus colonial, qu'elle légitime. Impérialismes commerciaux et scientifiques se nourrissent mutuellement.

Or l'impérialisme culturel, propagateur des idées occidentales, répond tout à fait à l'idéal universaliste français. Mais existe-il une stratégie scientifique française dans la région? Le cas birman est éloquent : plus de commerçants français après l'annexion de 1886, mais des scientifiques ⁴⁶! Duroiselle contribue à y faire progresser le modèle de l'E.F.E.O., en adaptant ses méthodes aux structures britanniques du Département archéologique dans les deux décennies suivant sa fondation. Le rayonnement de l'E.F.E.O. permet ainsi à la France de retrouver pour un temps son influence mise à mal par les échecs commerciaux et politiques en Birmanie.

Ce succès ne permet certes pas de porter un jugement sur les réalisations de l'École à l'échelle de la péninsule pendant la période coloniale, et encore moins d'affirmer l'existence d'une stratégie avouée

⁴⁵. STEWART J.A., DUNN C.W., 1941, *A Burmese-English Dictionary*, part I, University of Rangoon, 40 p.

⁴⁶. L'absence de commerçants est confirmée par Pina, consul de Rangoon de 1897 à 1901, dont le rapport commercial pour 1899-1900 (M.A.E., Corresp. consulaire et commerciale, Rangoon, vol. 2, rapport commercial 1899-1900 de Pina, non daté) donne une explication à l'absence de maison de commerce française, alors que 15 à 20 navires français mouillaient dans le port en 1885 : "Après l'annexion de la Haute-Birmanie, la panique s'empara des Français qui considèrent probablement qu'après cet événement il n'y avait plus rien à faire économiquement pour eux, puisque tous quittèrent le pays".

Candier Aurore, "L'Empire des sciences entre l'Inde et la Chine: l'École française d'Extrême-Orient en Birmanie," *Péninsule*, 42(1), 2001, pp. 145-157_postprint.

de colonisation scientifique. C'est aussi et surtout l'histoire d'un homme, Duroiselle, qui incarne comme beaucoup d'autres les réalités du terrain. Est-ce l'institution qui a entraîné l'homme ou l'homme qui a utilisé l'institution ? L'histoire coloniale est faite en grande partie de cette interaction ambiguë entre acteurs locaux et instruments institutionnels élaborés en métropole pour servir la politique des colonies. Au-delà des équivoques reste néanmoins la marque d'un esprit français qui s'impose dans un des seuls domaines qui demeurent à sa portée. Les enjeux politiques disparus, subsistent l'intérêt universaliste du savoir, la mission civilisatrice coupée des appétits territoriaux, bref la justification même de la colonisation...